

***Confessions d'un inverti-né, préface d'Émile Zola, suivies de Confidences et aveux d'un Parisien par Arthur W., édition établie et présentée par Daniel Grojnowski, José Corti, 2007, 248 p.***

L'ouvrage qui nous est donné à lire par Daniel Grojnowski est composite. Il est formé de deux « témoignages » de très inégale qualité littéraire. Chacun d'eux a une histoire. Le premier, les *Confessions d'un inverti-né*, a pour point de départ un manuscrit d'abord envoyé à Zola, en 1889, qui le confia ensuite au docteur Georges Saint-Paul, alias le docteur Laupt, en donnant à celui-ci l'autorisation de le reproduire dans les *Archives d'anthropologie criminelle* en 1894. L'histoire rebondit encore. Le docteur Laupt, deux ans plus tard, publia un ouvrage, *Tares et poisons. Perversité et perversions sexuelles*, dans lequel il reprenait ces *Confessions* du jeune homosexuel italien. Zola avait écrit, pour l'occasion, une préface. L'histoire n'était pas encore achevée. Le jeune homme qui s'était d'abord adressé au romancier comme un cas intéressant méritant de devenir personnage, lut le livre de Laupt, s'y reconnut, et compléta ses *Confessions*, en faisant parvenir un manuscrit anonyme au médecin qui avait découvert en lui un « document humain ». Parallèlement, le docteur Henri Legludic, qui avait lui aussi en réserve un témoignage, l'intégra en 1896, dans ses *Notes et observations de médecine légale*, sous le titre *Confidences et aveux d'un Parisien par Arthur W.* Une comtesse qui n'en était pas une, mais un travesti, y racontait ses tribulations, ses amours, ses prisons, tout en faisant état du malheur qui l'avait affligé : la nature l'avait pourvu d'un attribut viril insuffisant.

Daniel Grojnowski qui, avec la rigueur et l'érudition qu'on lui connaît, présente ces écrits disparates, analyse les discours « fin-de-siècle » sur la perversion, dont il retrace par ailleurs la généalogie. On le suit volontiers lorsqu'il se réfère à Poe, à Baudelaire ou à Huysmans et plus largement aux écrivains décadents pour analyser le battement sémantique perversion-perversité, avec tous les effets idéologiques qu'il contient, soit que la perversion résulte d'une dénaturation soit qu'elle soit consubstantielle, essentielle à l'individu et peut-être à une esthétique. On le suit également lorsqu'il souligne que l'intérêt des médecins pour les « aberrations » implique souvent la transformation du pervers en victime. Celui-ci cesse d'être un « maudit » pour devenir un malade. Mais on ne souscrit pas entièrement à ce qui ressortit parfois, dans cet avant-propos, à une sorte d'anti-foucauldisme rapide. « On juge avec sévérité, déclare Daniel Grojnowski, un savoir assujetti aux institutions de surveillance ou de répression [...], il n'en prépare pas moins la

formation de la psychologie, de la psychiatrie, de la psychanalyse [...] ». C'est vite dit ou trop général. Le discours sur les dégénérescences, au sein même de la psychiatrie française, discours dont on s'est réclamé y compris pour expliquer la paranoïa, a précisément fait obstacle, dans les premières années du vingtième, siècle à la psychanalyse. Il ne faut pas penser en termes de continuité là où les ruptures sont évidentes. Peut-on, en outre, estimer que la littérature médicale, précisément parce qu'elle autorise les témoignages, qu'elle les appelle, comme le fait également la fiction, incite le pervers à écrire ? On peut le croire, sans qu'il faille pour autant songer à une sorte d'automatisme mécanique. L'enquête du docteur Lauppts a peut-être provoqué des réponses, des discussions. Elle a peut-être conduit des écrivains à publier des fictions homosexuelles et pédérastiques comme *L'Élu* d'Achille Essebac et surtout *Escal Vigor* de Georges Eekhoud, mais il faut surtout penser que les témoignages sont eux-mêmes fictionnalisés. Si les romanciers, comme le rappelle Daniel Grojnowski, regardent du côté de l'anthropologie et de la clinique, si les médecins, comme le docteur Lauppts lui-même, écrivent des romans, les témoignages – et l'on eût voulu que ce soit dit avec plus de vigueur – empruntent à leur tour à la fiction. C'est ce circuit qui est passionnant dans les méandres et les replis qui sont les siens. *Les Confidences d'Arthur W.* commencent de la manière la plus « littéraire » qui soit. Le premier chapitre présente une célébrité des boulevards. Le deuxième chapitre est rétrospectif. On quitte « la comtesse » pour retrouver l'enfant qu'il fut, dans une démarche qui est certes romanesque, mais qui pourrait être médicale. Toute clinique rêve d'un retour au commencement, comme nombre de romans réalistes qui s'enfoncent dans l'épaisseur des retours en arrière. La suite des *Confidences d'Arthur W.* ? Un récit feuilletonesque avec changements de tableaux, et des physiologies des divers types d'invertis. Quant aux *Confessions d'un inverti-né*, elles impliquent un jeu avec les codes médicaux et littéraires, mais bien plus sophistiqué. Vous voulez un document, je vous le donne, semble déclarer l'auteur anonyme du manuscrit je satisfais votre désir de science, et je le déjoue par excès. Je suis homosexuel, et je suis demi-juif, donc un parfait dégénéré. Voyez combien je rentre dans vos catégories médicales ! Mais je suis aussi lettré, et je peux décalquer À rebours les goûts floraux de des Esseintes, je peux même défier le romancier naturaliste célèbre à qui je m'adresse, le généreux et compréhensif Zola, en lui disant combien j'aime *Mademoiselle de Maupin*, dont la préface exalte l'art pour l'art. Mieux, je suis publié, par le truchement du document fictionnalisé que je donne à lire en manuscrit, et celui-ci vient concurrencer un

topos du XIXe siècle, la correspondance traditionnelle de l'écrivain et de la jeune inconnue, plus ou moins ingénue. Pervers, je m'avance vers le romancier qui se veut clinicien de la dégénérescence, en m'offrant généreusement comme un personnage de roman. Et comme si cela ne suffisait pas, j'écris bien, très bien, somptueusement, mes fantasmes, dans une belle langue. Et c'est là que l'expression « écrit de témoignage » fait problème. Ni Arthur W., ni l'auteur anonyme des *Confessions* ne témoignent autrement que par le truchement de la fiction. Avec un talent admirable pour le second, avec un piètre talent pour le premier. Et tous deux nous conduisent à nous interroger sur la naïveté (ou la roublardise) des médecins qui, il est vrai, encore à la fin du XIXe siècle, ne font pas toujours la différence, dans les exemples cliniques qu'ils convoquent, entre fiction et témoignages cliniques.

On aurait donc souhaité que Daniel Grojnowski s'intéressât un peu plus à l'aspect littéraire de ces témoignages, qu'il fût davantage sensible à la beauté des *Confessions d'un inverti-né*, que nous lisons, pour ce qui nous concerne, comme un roman et dans lequel nous découvrons une sorte de jeu littéraire, un défi volontaire. On se félicite, toutefois, que ces textes aient été édités, qu'ils aient été accompagnés de présentations savantes. Elles ne leur ont pas ôté un mystère qui tient à l'interférence du médical, de l'existential, et de la fiction modélisante qui les informe. Cette énigme fait en partie leur prix.

Jean-Louis Cabanès